

SOPHIE
JOMAIN

M'asseoir
cinq minutes
avec toi



SOPHIE JOMAIN

M'ASSEOIR CINQ MINUTES AVEC TOI

«Julien est parti il y a trois mois. Il ne nous a pas quittées, il a démissionné de lui-même. L'annonce de son départ a été un cataclysme. Il s'en est allé un matin, laissant une longue lettre dans laquelle il expliquait que tout était sa faute, qu'il nous aimait, mais qu'il nous rendait malheureuses, Pauline et moi. Dix-neuf ans de mariage, comment a-t-on pu en arriver là ?»

Une nouvelle vie commence pour Claire, et c'est grâce à sa fille qu'elle avancera pas à pas, dans son regard qu'elle puisera une force insoupçonnée.

Avec tendresse et émotion, *M'asseoir cinq minutes avec toi* nous plonge dans la réalité d'une famille que seul l'amour saura renforcer.

« **Un roman courageux et bouleversant.** »

Public

« **Beau, intense, doux, engagé et lumineux.
Un roman d'une réalité poignante et touchante.** »

Aurore Raou, librairie Grangier, Dijon

Figure incontournable de la scène littéraire francophone, **Sophie Jomain** a écrit plus de trente romans allant de la littérature fantastique à la comédie en passant par le roman contemporain. Avec *M'asseoir cinq minutes avec toi*, elle nous offre son roman le plus intime.

Texte intégral

ISBN : 978-2-38529-493-9



9 782385 294939

8,90 euros

Prix TTC France

Rayon :

Littérature française



FABRIQUÉ
EN EUROPE



éditeur écoresponsable



POCHE
CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

M'ASSEOIR CINQ MINUTES
AVEC TOI

De la même autrice, aux éditions Charleston :

Le vent souffle sur Little Balmoral, 2025

Gâteau d'amour, 2024

Et viva la vida !, 2024

Sous le ciel d'Eagle Bay, 2024

Les perce-neige s'éveillent sous les flocons, 2023

D'un commun accord, 2023

Cherche jeune femme avisée, 2023

Les tortues ne fêtent pas Noël sous la neige, 2022

Les étoiles brillent plus fort en hiver, 2021

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2026

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-493-9

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston) et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Sophie Jomain

M'ASSEOIR
CINQ MINUTES
AVEC TOI

Roman



À ma fille qui fait chaque jour mon admiration.

— **P**auline, n'oublie pas de faire tes lacets avant de partir, tu vas te casser la figure, sinon.

Ma fille me jette un regard désespéré, s'assoit dans l'entrée, sur la dernière marche de l'escalier, et se penche en avant.

Je ne la quitte pas des yeux. Un long rideau de boucles châtaignes cache ses gestes, mais je sais, je sais qu'elle n'y parvient pas.

Elle relève la tête, le visage crispé.

— Dans ma classe, tout le monde sait faire ses lacets, sauf moi. Je suis nulle.

— Mais non, tu n'es pas nulle. Ce n'est pas aussi simple que ça. J'ai mis du temps avant d'y arriver.

— Je suis en CM2 ! Je suis nulle.

Je ne peux m'empêcher un tendre sourire.

— Et alors ? Si on savait tout faire à cet âge-là, ça se saurait. Toi, par exemple, tu fais du théâtre et tu dessines merveilleusement bien.

— Tu parles ! Je ne suis pas la seule.

— C'est vrai, mais tu connais tous les départements de France ainsi que leurs préfectures et tu es capable de les identifier, même dans le désordre. Qui peut en dire autant dans ta classe ?

— La maîtresse, répond-elle du tac au tac.

Ah, oui, bien sûr, la logique de ma fille est toujours imparable. Même si sur ce coup-là, je ne parierais pas sur le sans-faute de son enseignante ou de quiconque autour de moi.

Je m'agenouille devant Pauline et ramène son pied vers moi.

— Je vais te montrer une nouvelle fois. Regarde bien et fais pareil avec l'autre, OK ?

Elle hoche la tête sans trop d'espoir.

— Alors... tu commences par faire un nœud... comme ça, très bien. Puis tu formes une boucle dans la main droite, et, avec le lacet de gauche, tu tournes autour. Oui, super ! Maintenant, avec ce doigt-là, expliqué-je en remuant l'index, tu pousses ce bout-là à travers, tu l'attrapes, tu tires, et voilà !

Pauline se concentre un peu plus, un bout de langue coincé entre les lèvres. Ses doigts s'agitent avec maladresse, s'emmêlent... Elle grogne, lâche tout et tape du pied, au bord des larmes.

— Ils ont raison, les autres, je suis une grosse débile ! Je n'y arriverai jamais, jamais, jamais !

Je ne laisse pas l'étincelle mettre le feu aux poudres, cela prendrait des proportions ingérables. Je pose les mains sur ses épaules et la dévisage avec toute la douceur dont je suis capable.

— Si, un jour, mais pas aujourd'hui, car aujourd'hui, tu as plus important à faire.

Mon ton est si solennel qu'elle arrête de gesticuler et m'offre toute son attention.

— Qu'est-ce que je dois faire ?

— Choisir les dix camarades qui viendront à ton anniversaire dans trois semaines. Et fais-moi plaisir, sélectionne ceux qui ne te traitent pas de grosse débile, ceux-là ne sont pas les bienvenus, ou alors, juste pour les faire rôtir au four.

Le visage tout rond de Pauline s'éclaire et son grand regard noisette pétille. Ma fille, c'est Jean qui rit et Jean qui pleure. Sa faculté à passer du coq à l'âne m'étonnera toujours.

— Oh ! Alors c'est vrai, je vais avoir une fête ?

— Comme chaque année, ma chérie.

— Mais je n'ai pas fait de cartes ! Il faut faire des cartes pour inviter quelqu'un. Si je n'en ai pas, on ne saura pas que je fête mon anniversaire !

Je lève la main pour la faire taire.

— Le 16 juin c'est dans un mois, on a encore un peu de temps devant nous. Mais si ça peut te rassurer, commence à en parler autour de toi. Allez, enfile ta veste, on y va.

L'école n'est qu'à une centaine de mètres à pied de chez nous, j'y accompagne Pauline chaque matin avant d'aller travailler. Elle me presse, il ne faut surtout pas être en retard.

En chemin, Pauline me pose une question très récurrente ces derniers temps.

— Maman, c'est quand que j'aurai un téléphone moi aussi ?

— On en a déjà parlé, lors de ton entrée en sixième.

— Mais c'est trop loin, grogne-t-elle.

Je souris et n'ajoute rien, chaque chose en son temps.

Nous nous arrêtons devant le portail de l'école. Pour rien au monde elle ne voudrait que j'aille au-delà.

— Tu n'oublies pas que tu as théâtre ce soir, et c'est Caroline qui vient te chercher avec Thomas.

— On est mardi, je n'ai pas oublié, répond-elle avec lassitude.

— Allez, fais-moi un gros bisou.

Pauline m'embrasse et pénètre dans l'enceinte de son école privée sans un regard en arrière.

Je la suis des yeux. Ma fille traverse la cour et rejoint l'endroit habituel, celui vers lequel elle se réfugie chaque fois qu'elle a passé la grille. Qu'il pleuve ou qu'il vente, elle s'isole au pied du grand marronnier et attend que la sonnerie retentisse pour entrer en classe. Les enfants s'amusent sans prêter attention à elle, et Pauline fait semblant de s'en moquer. Inlassablement, elle laisse la journée s'écouler avant son retour à la maison.

Je me souviens de la première rentrée des classes de Pauline. Avec Julien, son père, nous étions très angoissés. Notre fille n'était jamais allée à la crèche. Pauline avait vu peu d'enfants, aussi aurait-elle pu se coller à mes jupes, mais à l'instant où elle était entrée dans la salle de jeux, Julien et moi n'existant plus. Elle s'était éloignée d'un pas assuré. Je m'étais dit qu'elle était la petite fille la plus épanouie du monde, la plus belle, la plus vive, la plus drôle aussi. Elle ne parlait presque pas, balbutiait des mots qu'elle seule pouvait comprendre, mais elle était éclatante de bonheur et attirait les autres enfants

comme la fleur attire les papillons. J'étais rassurée, son avenir me semblait tout tracé. Pauline trouverait sa place partout. Ça ne faisait aucun doute.

Aujourd’hui, tout est devenu si compliqué. S’intégrer, s’exprimer quand on la regarde, s’amuser sans avoir peur d’être jugée, demander à jouer au foot avec les garçons, Pauline ne sait pas faire tout ça. Lorsqu’elle est à l’école, on jurerait qu’elle est incapable de sourire et d’être la fillette pleine de vie que nous connaissons pourtant.

Pauline est autiste et vit derrière un mur de solitude que personne ne semble pouvoir briser.

La sonnerie retentit, les élèves se bousculent devant le bâtiment et s’engouffrent dans le couloir. Pauline rajuste son sac à dos et marche droit devant elle sans aucun camarade avec qui chahuter.

— Claire, tout va bien ?

Je me tourne et découvre Céline, la maman d’un camarade de classe de Pauline.

— Bonjour, oui ça va et toi ?

— Tu avais l’air ailleurs, me fait-elle remarquer avec un regard qui en dit long sur sa lucidité.

Sans être des confidentes, Céline et moi nous côtoyons depuis des années. Nos enfants ont trois mois d’écart et ont fait toute leur scolarité ensemble. Elle sait par quoi passe ma fille depuis quelques années. Je m’efforce de lui sourire pour dédramatiser ce qui me chagrine.

— Pauline va inviter ses camarades pour son anniversaire. J’ai peur qu’ils soient trop peu nombreux à accepter de venir.

— Je suis sûre que non, dit-elle en me posant une main sur l’épaule.

Elle tente de me rassurer, mais l'année dernière, ils n'étaient que trois. Pauline a serré les dents et tâché de s'amuser, mais elle a vécu cette désertion comme un rejet que nous avons bien eu du mal à démentir, son père et moi.

— Elle peut compter sur Théo, me rappelle Céline.

— C'est gentil à lui.

— Il sera très content de venir.

Pas sûr... Théo veut juste faire plaisir à sa mère. Pourtant, quand ils étaient en maternelle, Pauline et lui jouaient toujours ensemble, mais ce temps-là est révolu. Aujourd'hui, Théo la trouve bizarre, il le lui a même déjà dit. Qui, à onze ans, s'intéresse à la biographie d'Anne de Bretagne, à la discographie d'Édith Piaf et celle de Michel Sardou ? Pauline est en décalage avec les autres, tout le temps.

— Et Julien, comment va-t-il ? demande Céline. On ne le voit plus beaucoup à la sortie de l'école. Beaucoup de travail ?

— C'est ça ! acquiescé-je en regardant ma montre. Je suis désolée, je dois te laisser, je vais être en retard au magasin.

— Oh, oui, pardon ! Depuis que je suis en arrêt, je perds un peu la notion du temps, s'excuse-t-elle en touchant son ventre arrondi par sept mois de grossesse. On essaie de se voir pour boire un thé à l'occasion ?

— Promis !

Je me précipite jusqu'à ma voiture. J'ai peur que quelqu'un d'autre m'interpelle et me demande comment va Julien, comment je vais moi.

Julien est parti il y a trois mois. Il ne m'a pas vraiment quittée, il a démissionné de lui-même. Il m'avait pourtant plusieurs fois fait ce genre d'aveux qui préludent à chaque grande décision, comme un avertissement que personne ne préfère prendre au sérieux. Il l'a fait, oui, mais l'annonce de son départ a été un cataclysme. Il s'en est allé un matin, comme ça, me laissant une longue lettre dans laquelle il expliquait que tout était sa faute, qu'il ne pouvait pas supporter le poids de la culpabilité, qu'il nous rendrait malheureuses, Pauline et moi, s'il continuait à vivre avec nous. Je suis restée immobile de longues minutes, incapable de réagir, de comprendre. Julien pense ne plus être en capacité d'assumer son rôle de père. C'est même pire que ça... Il n'est pas seulement convaincu de ne plus être à la hauteur, il croit qu'il ne l'a jamais été.

Culpabilité... Je déteste ce mot, il renie mon mari, ce qu'il est, ce qu'il a apporté de merveilleux dans nos vies, ce qu'il peut encore et toujours offrir. De quoi pourrait-il bien être coupable ? Pauline est autiste, brillante, intelligente, mais incapable de se faire des amis et de s'intégrer socialement. La lutte est permanente pour l'aider à être heureuse parmi ses pairs, à tolérer ses échecs, à s'aimer elle, mais ce n'est la faute de personne.

Pourtant, toutes ces années, Julien s'est persuadé qu'il était responsable de la particularité de sa fille, qu'il était trop âgé lorsque nous l'avons eue. Personne n'a jamais réussi à lui enlever cette idée de la tête, pas même les médecins. C'est irrationnel, il avait tout juste trente ans, et moi vingt-huit... Cela l'a même empêché de vouloir d'autres enfants. Ça

le rongeait, jour et nuit, comme un lent poison, et chaque fois un peu plus quand il voyait Pauline souffrir du rejet ou de ne pas savoir s'intégrer.

Comme j'aimerais pouvoir le convaincre qu'il se trompe...

Depuis qu'il est parti, j'ai l'impression d'être traversée par un sentiment de dépression amer et persistant. Tout a explosé, notre couple, notre vie, nos projets... Nous la voulions si fort cette enfant, nous avons mis tant d'années pour nous décider à devenir parents. Je ne sais pas comment je fais pour tenir encore debout. C'est comme si je laissais s'échapper un sable si fin, qu'éparpillé aux quatre vents, il est impossible à rattraper. J'aurais préféré que Julien me quitte pour une autre, pour un idéal que je ne savais plus lui apporter, mais je ne suis pas en cause et c'est pire que tout, parce que je suis impuissante. Je me réveille chaque matin avec dans la tête le rythme des secondes, des minutes, des heures, des jours passés sans lui. J'ai du mal à me lever, à comprendre ce qui nous est arrivé, à digérer, à envisager l'avenir dessiné de cette façon.

Pauline n'a pas vraiment l'air de réaliser. Elle ne demande pas quand son père reviendra. Lorsqu'il appelle, elle l'accueille avec la meilleure humeur du monde, elle lui dit qu'elle espère qu'il va bien, elle lui raconte des blagues. Elle est tellement plus forte que moi...

Julien est dessinateur projeteur dans une grande entreprise du bâtiment, et ses horaires lui permettent de venir chercher Pauline tous les vendredis après l'école, à 15 h 30. Il l'emmène au parc. Ils font de la trottinette électrique, ils vont parfois au cinéma,

au bowling, et finissent souvent au restaurant. Puis il la ramène le soir même, me demande comment je vais, accepte d'entrer quand je lui propose un verre et parle de tout sauf de nous. Puis il retourne chez lui, dans son petit appartement sous les toits, tout près de la gare et revient chercher Pauline le samedi pour passer la journée avec elle pendant que je suis au magasin.

Dans une telle situation, bien des femmes seraient convaincues que l'homme qu'elles aiment et avec qui elles ont bâti une vie, des souvenirs par milliers et eu des enfants, reviendra vite. Ce n'est pas mon cas. La culpabilité que Julien brandit a creusé un sillon bien trop large et profond entre nous pour qu'il parvienne à le traverser. La thérapeute que je consulte depuis un mois est certaine que je ne dois pas intervenir pour l'aider à sauter, que je ne peux guérir les blessures qui l'ont poussé à partir. Julien doit les soigner, seul. Il répète que Pauline et moi lui manquons chaque jour, qu'il nous aime, mais qu'il respire mieux, que la solitude est son unique salut. Il ne veut plus parler ou essayer de trouver des solutions, il dit que nous l'avons déjà trop fait et me demande de respecter son choix. Alors tous les soirs, lorsque je rentre dans notre maison à Lambersart, quand je me couche dans notre grand lit froid, j'espère me réveiller avec un sens nouveau. J'espère, comme lui, que ce sera mieux ainsi. Mais qui peut se reconstruire sur des ruines ?

Dix-neuf ans de mariage. Comment a-t-on pu en arriver là ?

2

— **M**aman ! Arrête, tu ne vas pas porter ça, j'arrive avec le diable.
— Et tu ne l'as pas attrapé par les cornes, au moins ? se moque mon père.

Je lève les yeux au ciel et accours vers ma mère qui, à soixante-neuf ans, épaisse comme un coucou et tirée à quatre épingles, n'a rien trouvé de mieux que de réceptionner un carton de vaisselle qui doit peser au moins un quart de son poids.

— Allez, laisse-moi faire, lui ordonné-je en posant le carton sur le chariot. Et donne-moi le bon de livraison, je vais le ranger.

Elle me le tend et fronce les sourcils, presque agacée.

— Tu sais, on n'a pas toujours eu ces engins pour faire le travail à notre place. Pourquoi toujours choisir la facilité ?

— Pourquoi ? Parce qu'on n'est plus à l'après-guerre, maman. Il y en a d'autres ? demandé-je en jetant un œil sur le trottoir.

— Pas aujourd’hui et les verres de Mme Ramires ne sont toujours pas arrivés...

— Ça lui fera une occasion de plus de se faire payer le thé, ironise mon père.

— Plains-toi, le charrié-je, tu adores ça !

Et c'est vrai. Parce qu'en presque un demi-siècle, mes parents ont su créer un lien social très fort avec leurs clients. La *Maison Debruyne* n'est pas qu'un magasin de vaisselle, c'est un peu l'âme du quartier. Les habitants de cette partie du Vieux-Lille aiment se retrouver ici pour bavarder et partager des potins. Mme Ramires est, du reste, la première à prétexter un achat mineur pour rester discuter une petite heure. Quand mes parents partiront à la retraite dans moins d'un an, je reprendrai le relais et ne changerai rien à cette ambiance si particulière, pas même le bazar incessant qui fait le charme du magasin et qui me donne toujours un peu plus envie de m'arracher les cheveux.

Ce magasin, c'est toute mon enfance. J'y ai passé des heures à jouer à la marchande et à faire l'état des stocks, les paquets cadeaux, à lustrer les verres et les casseroles juste pour le plaisir, alors que ma sœur aînée, Sophie, détestait cet endroit. Peut-être parce que pendant des années, une ombre triste a plané sur la boutique. Sophie et moi avons eu une grande sœur que nous n'avons jamais connue. Karine. Elle est née trois ans avant Sophie, l'année où mes parents ont ouvert la *Maison Debruyne*, et elle est décédée un an et demi plus tard des suites d'une méningite aiguë. La crise qui lui a été fatale s'est déroulée dans le magasin. On n'en a jamais trop parlé à la maison, mes parents ont la pudeur

chevillée au corps, nous ne les avons jamais vraiment vus craquer, mais leur douleur était si prégnante – et elle l'est toujours –, que Sophie ne supportait pas de venir ici. Nous avons quatre ans d'écart, elle et moi, je n'ai pas vécu les conséquences de ce drame de la même façon.

— Dis donc, grogne mon père en regardant son smartphone, c'est pas un service Ikea, là, sur la photo que ta sœur m'a envoyée ?

Je lève le nez. Ses larges épaules, son ventre en avant et ses sourcils froncés soulignent son agacement.

— Fais voir.

On y voit Jeanne et Maxence, mon neveu et ma nièce, en train de prendre leur goûter devant un mug cent pour cent Färgrik. Mon père a l'œil.

— Et puis quoi ? intervient ma mère en soupirant. Les petits ont déjà dû en casser une demi-douzaine, tu ne voudrais pas qu'elle sorte sa porcelaine de Limoges, tout de même ?

Je lui fais un clin d'œil quand mon père tourne les talons pour aller ruminer dans l'arrière-boutique. Ce qu'il peut être soupe au lait parfois ! Ma mère est plus souple, elle vit avec son temps. Sauf quand il s'agit d'utiliser un diable ou acheter un ordinateur de caisse.

— Ta sœur a toujours préféré les choses simples, justifie ma mère.

— C'est le moins qu'on puisse dire ! Tu te souviens de son appartement à Paris ?

— Oh oui, mais quelle horreur, c'était un cagibi !

Longtemps après ses études alors qu'elle gagnait sa vie en tant que prof de français dans une belle

école privée, Sophie continuait à dormir sur un matelas à même le sol et à pendre ses vêtements sur un manche à balai suspendu à des cordelettes. D'ailleurs, Sébastien, mon beau-frère, se plaît toujours à dire qu'il l'a sauvée d'une vie de perdition sociale. Elle n'aurait jamais pu inviter qui que ce soit dans un appart pareil ! Aujourd'hui, ils ont un grand T4 à Clichy-sous-Bois, le cauchemar est loin derrière eux.

— Qu'est-ce que tu cherches ? demandé-je à ma mère en la voyant fouiller dans les étagères du comptoir.

— Le bon de livraison, je suis pourtant sûre de l'avoir mis ici.

J'éclate de rire en la voyant mettre toutes les banettes sens dessus dessous.

— Maman, tu me l'as donné il y a cinq minutes, la rassuré-je en lui montrant le document.

— Oh ! Que je suis sotte. Merci, ma chérie, le comptable en aurait encore fait une crise sinon. Allez, je vais préparer le repas ! Tu fermes le magasin ?

Incroyable, il est déjà midi.

Je m'apprête à donner un tour de clé lorsque Julien apparaît devant la porte vitrée. Il ne vient presque plus ici depuis que nous sommes séparés. Affronter le regard peiné de mes parents ne le met pas à l'aise, alors je ne peux cacher ma surprise.

— Pardon d'arriver comme ça. J'avais une course dans le coin et je voulais te parler de quelque chose. Jacques, Évelyne..., salue-t-il mes parents qui lui font signe depuis l'arrière-boutique.

Toujours aussi grand, toujours aussi brun, il fait s'accélérer les battements de mon cœur, comme

chaque fois que je le vois, alternant entre l'envie de lui sauter dans les bras et celle de le supplier de revenir.

— Je t'en prie, entre, l'invité-je à la place.

S'il accepte, c'est uniquement parce qu'il pleut. Il jette un œil inquiet à l'arrière-boutique, mais personne ne nous rejoint.

— Je sais que je m'y prends au dernier moment, mais je voudrais emmener Pauline chez mes parents pour le pont de l'Ascension, tu es d'accord ?

Je sens le sol se dérober sous mes pieds.

— Chez... tes parents, en Normandie ?

— Eh bien, oui, ils n'ont pas déménagé, plaisante-t-il.

Mais moi je ne parviens même pas à sourire. Il veut y aller avec notre fille, sans moi ? Ce n'est jamais arrivé une seule fois depuis la naissance de Pauline, peut-être même depuis que nous sommes mariés. Cette étape dans notre situation élargit un peu plus le gouffre qui nous sépare et je ne suis pas sûre d'être préparée à ça. Non, je suis certaine de ne pas l'être.

— Tu y vois un inconvénient ? s'assure-t-il, l'air de rien. Je suis sûr que Pauline sera ravie de voir ses grands-parents.

J'avale ma salive.

— Je... non, bien sûr. Quatre jours, c'est ça ?

— Oui, je viendrai la chercher jeudi matin et la ramènerai dimanche en fin d'après-midi.

— D'accord...

Il y a un blanc, puis une gêne devenue habituelle. Alors il se passe une main dans les cheveux.

— Ça va, toi ? Le magasin ?

Je dois me faire violence pour ne pas montrer ma détresse.

— Oui, super.

— Tant mieux. Il faut que je te laisse, on a une grosse réunion et je ne peux pas être en retard. À jeudi !

Pas le temps de répondre, il est déjà parti.

Je ferme la porte à clé et reste immobile un long moment devant la vitre.

Je me souviens du jour où Julien m'a demandée en mariage, je n'avais pas terminé mes études. Un coin de ses lèvres tressautait quand il me parlait, il était si nerveux. Nous nous connaissions depuis quelques mois à peine, tout est allé très vite. Un rendez-vous, un premier baiser, une nuit catastrophique, des dizaines d'autres, bien meilleures, puis un appartement. En moins d'un an, je suis devenue Mme Dussart-Debruyne, par la puissance subversive de la déraison, celle qui vous pousse à agir vite et sans retenue, juste parce que vous êtes fous amoureux. Nos parents ne se sont pas opposés à nous, même s'ils étaient certains que ça ne durera pas. Il aura fallu dix-neuf ans pour que la vie leur donne raison.

Julien et moi étions inséparables, connectés, indispensables l'un à l'autre, alors comment ? Il ne pouvait pas se passer de moi. Mon Dieu... Je n'arrive pas à accepter que nous en soyons là. Est-ce parce que je refuse d'affronter la réalité en face que je fais celle qui n'accepte pas les raisons qu'il avance ?

Une larme, puis deux roulent sur mes joues comme un vieux compagnon auquel on s'est habitué et qu'on ne remarque même plus. Je les sens à

peine. Puis ma mère arrive derrière moi et me pose une main sur l'épaule.

— Chérie...

Je me retourne et m'effondre dans ses bras.

— Je n'en peux plus, maman... Je n'y arrive pas, c'est trop dur.

Elle me serre contre elle et me tapote le dos pour me réconforter.

— Ma mère disait toujours qu'il y a un grand combat à l'intérieur de chacun d'entre nous. Qu'on y voit lutter jusqu'à la mort le découragement et la foi.

Je relève la tête, renifle et m'essuie le nez.

— Qui gagne ?

Ma mère me sourit.

— Celui que tu nourris. Sèche tes larmes, ma fille, tout va s'arranger.

— C ’ est nous !
La porte de la boutique s’ouvre sur Caroline, mon amie d’enfance, Pauline et son fils Thomas sur ses talons. Nos enfants ont presque le même âge et font du théâtre ensemble depuis déjà deux ans. Tous les mardis après l’école, Caroline va chercher Pauline et la ramène ici quand le cours est terminé. Nous passons un moment à discuter dans la cuisine aménagée pendant que mes parents s’occupent du magasin, et que Thomas et Pauline les rendent chèvres en touchant à tout.

Caro et moi nous sommes connues à l’école primaire et avons suivi toute notre scolarité ensemble jusqu’au lycée. Elle est aussi blonde que je suis brune, aussi grande que je suis petite, et aussi heureuse en couple que je suis malheureuse...

— Pouh ! Pauline m’a fait mettre du Sardou pendant tout le trajet, je ne suis pas mécontente d’être